

L'île des disparus

Tome 1 : La fille de l'eau

Camilla & Viveca Sten

L'île
des
disparus

Tome 1 : La fille de l'eau

Traduit du suédois
par Marina Heide

Michel
LAFON

Titre original : *Djupgraven*

Copyright © Camilla et Viveca Sten, 2016
Tous droits réservés.

Première publication par Bonnier Carlsen Bokförlag, Suède, 2016
Publié en accord avec Nordin Agency AB, Suède

Les personnages, les organisations et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, transmise, stockée ou utilisée sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique, photocopie ou autres) sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

Prologue

Lorsque le petit bateau à voile s'écarta du ponton, le temps était calme, mais des nuages bas planaient à l'horizon. Ils emmenaient leur fille en mer pour la première fois.

– On est sûrs que c'est prudent ?

L'homme interrogea sa femme du regard. Elle répondit en opinant doucement. Elle connaissait bien la mer et voulait que sa fille apprenne à l'aimer. L'enfant dormait, abandonnée dans ses bras. L'eau était claire et lisse.

Le ponton disparut rapidement derrière eux. Le premier coup de vent se fit à peine sentir. Il n'était que quinze heures, mais le soleil semblait sur le point de se coucher. Les vagues se levèrent peu à peu, déchirant la surface de l'eau et battant la coque du navire. L'écume éclaboussait la cabine, les voiles se gonflaient, prêtes à craquer.

La femme serrait sa fille fort dans ses bras. À présent, une odeur glaciale annonçait la pluie. La petite se réveilla et regarda autour d'elle de ses grands yeux gris.

Le ciel s'assombrit d'un coup.

– On doit faire demi-tour ! cria l'homme pour couvrir les sifflements du vent.

Cette fois, la femme approuva d'un vif hochement de tête, serrant sa fille plus fort encore. La petite,

enveloppée dans une couverture, ne bougeait pas un cil. On eût dit qu'elle flairait le danger.

L'homme tenta de virer de bord, mais la tempête les avait trouvés. La pluie tombant à verse fouettait les voiles. La fillette gémit et se tortilla dans les bras de sa mère.

Il était trop tard pour revenir.

La mère entonna une chanson, mais le vent cinglant avalait la mélodie. Les vagues grossissaient, menaçant d'engloutir l'embarcation.

– Je ne vois plus rien ! s'écria l'homme.

Sa voix se noya dans les hurlements de la tempête. La mère se redressa pour regarder au loin, tout en pressant l'enfant contre sa poitrine. Quelques secondes plus tôt, elle apercevait encore les îles qu'elle connaissait depuis son enfance. Mais à présent, elle ne discernait plus rien. Dans la pénombre, les îles avaient disparu. L'horizon et le ciel s'étaient transformés en une grande nuée grise. Un décor inconnu et effrayant.

La peur s'abattit sur elle comme une lourde pierre.

– Attendons que ça se lève ! s'écria-t-elle. Essaie de nous mettre à l'abri !

Le bébé hurlait.

Pendant un instant, le temps sembla s'arrêter. Une vague passa par-dessus le bastingage, telle une créature maléfique déchaînée. La femme vit le fond du bateau disparaître sous ses pieds et le voilier chavira. Jamais le rythme du monde ne lui avait semblé si rapide et si lent à la fois.

Elle sombra dans le chaos, cernée d'eau et de grondements. Elle remonta à la surface après quelques secondes. Sans même qu'elle en ait conscience, des cris s'échappèrent de sa bouche :

– Où est-elle ? hurlait-elle, encore et encore, d'une voix éraillée.

L'homme plongea dans les profondeurs à la recherche de l'enfant. La femme s'élança à son tour, se débattant dans les courants et se forçant à ouvrir les yeux dans l'eau noire et glaciale. Plus la cruelle réalité s'insinuait en elle, moins elle pouvait l'accepter.

La mer lui avait pris sa fille.

MERCREDI 14 OCTOBRE

1

Le navire tangué. Je me roule tout de suite en boule pour ne pas vomir. Depuis quelques semaines, j'ai la nausée dès que je pose le pied sur le bateau qui m'emmène à l'école.

Österman vient toujours me chercher la première. Quand j'étais petite, je me disais que c'était parce que j'étais sa préférée, que j'avais quelque chose en plus, mais maintenant j'ai compris : comme il vit aussi à Harö, du côté sud de l'île, le plus rapide est de commencer par passer me prendre.

Il n'est pas bavard, Österman. Il pilote le bateau-bus dans son vieux ciré bleu qu'il doit avoir depuis avant ma naissance. J'ai douze ans. C'est un petit homme, avec des cheveux argentés jamais décoiffés par le vent, et de profondes rides autour de la bouche. On dirait des cicatrices.

Je ne l'ai jamais entendu dire plus de deux ou trois phrases par trajet.

Alors que nous tournons vers Eknö, des gouttes m'éclaboussent le visage. Je grelotte. J'ai l'impression que le soleil ne s'est pas montré depuis des semaines. Les gouttelettes forment une pellicule mouillée sur

ma peau, et je sens sur mes lèvres le goût légèrement salé de l'eau.

Tout est calme. Je préfère l'archipel en cette saison, quand les touristes sont rentrés chez eux et que les oiseaux migrateurs ont pris leur envol.

Hanna et Isabelle nous attendent sur le ponton. Il est rare qu'elles ne soient pas en retard. D'habitude, elles arrivent en courant, leurs longs cheveux blonds flottant au vent, comme deux sœurs jumelles. Sauf qu'elles ne sont pas de la même famille, juste meilleures amies. En vrai, elles ne se ressemblent même pas, mais quelque chose de commun dans leurs manières les rapproche.

Isabelle est grande et mince, avec des bracelets cliquetants au poignet. Hanna est plus petite et a un rire strident. Elles chuchotent tout le temps pendant les cours, se dessinent sur le dos de la main, et suivent à la trace Axel et Rasmus. Elles parlent garçons, maquillage, et séries télé que je n'ai pas vues.

Dès qu'Österman se range près de l'embarcadère, Isabelle saute lourdement à bord et le bateau penche. Mon estomac se noue. Pourvu qu'on ne chavire pas ! La peur de tomber à l'eau me donne le vertige, je m'agrippe au bastingage à m'en faire mal.

– Pardon ! s'écrie Isabelle.

Mais elle n'a pas vraiment l'air désolée.

Hanna embarque à son tour, d'un pas plus léger, puis s'assied à côté d'Isabelle.

– On est en retard ? demande-t-elle.

Österman secoue la tête et le navire repart en ronflant.

Je fixe le fond. Il ne reste plus qu'une fine couche de plastique et d'aluminium sous la peinture blanche usée par l'eau, les intempéries et les chaussures. J'essaie de penser à autre chose qu'aux profondeurs sous la coque du bateau. À cette quantité infinie d'eau.

En approchant du ponton de chez Axel, Österman ralentit. L'île n'est pas grande et la famille du garçon est la seule à y vivre, dans la petite maison penchée construite au sommet du rocher. On ne croirait pas qu'il y ait de la place pour cinq, là-dedans.

Je n'ai jamais vu le père d'Axel, mais je connais sa mère, Marianne. Il faut dire qu'elle ne passe pas inaperçue : elle jacasse aux réunions parents-profs et se fait remarquer aux fêtes de fin d'année. Si c'était la mère d'un autre, les élèves se moqueraient, mais personne ne rit d'Axel. Tout ce que les gens disent dans son dos, c'est qu'il est trop beau.

Axel arrive d'une démarche nonchalante bien étudiée, suivi de ses frères, des jumeaux de huit ans. Il monte à bord, s'assied près d'Hanna et d'Isabelle, rejette sa mère brune en arrière et marmonne un « salut ».

Le tout sans m'adresser un regard.

Tous les trois sont serrés sur le banc devant moi. Quand nous étions petits, ils passaient leur temps à m'embêter : ils me traitaient de tous les noms et s'amusaient à me faire pleurer.

Un jour que nous attendions le bateau-bus, ils m'ont même poussée à l'eau. Je ne sais pas s'ils se sont fait gronder, mais depuis c'est un peu mieux. Maintenant, ils m'ignorent.

Parfois, c'est pire, en fait.

Nous arrivons à la dernière île. Une silhouette agite le bras au bout du ponton. Je voudrais répondre, mais je me retiens. Ce geste ne m'est pas destiné.

La voix aigüe d'Isabelle tranche l'air clair et froid :

– Salut, Rasmus !

Rasmus enfonce les mains dans ses poches alors que nous approchons. Je l'observe du coin de l'œil. C'est un nouveau, arrivé en août, juste pour la rentrée. Il n'est

pas aussi beau qu'Axel, mais son sourire est charmant. Rasmus est plus élancé, avec des cheveux blonds en bataille. Et il vient du continent, ce qui fait forcément de lui quelqu'un de cool. Peut-être que dans quelques mois, quand la magie n'opérera plus, il tombera au niveau de Kristoffer et de Micke. Mais pour l'instant, il est nouveau, canon, et de Stockholm. Hanna rougit chaque fois qu'il monte à bord.

– Purée... dit Rasmus en se frottant les mains et en s'asseyant sur le banc à l'avant, face aux autres, le dos tourné à Österman.

– Quoi ? demande Isabelle d'un ton blasé.

– Ça caille, ce matin.

Il esquisse un sourire que je vois par-dessus l'épaule d'Hanna. Pendant une seconde, il me semble qu'il rencontre mon regard, mais je détourne aussitôt les yeux.

– Il ne fait pas aussi froid en ville ? demande Hanna d'une voix moqueuse.

– Pas en octobre, répond-il avec un sourire en coin.

À partir de là, il faut quelques minutes à peine pour rejoindre notre école sur l'île de Runmarö. Le soulagement de voir arriver la fin de la traversée est vite remplacé par l'appréhension de ce que la journée me réserve.

Nous tournons vers l'embarcadère où l'autre bateau-bus est déjà au mouillage. Il arrive toujours en premier ; il transporte treize personnes, et le nôtre, neuf. En tout, l'école compte quarante élèves, du CP à la troisième ; en général, je me débrouille pour ne parler à personne de la journée.

Lorsque nous accostons, la coque heurte le ponton et de l'eau jaillit par-dessus bord et arrose mon jean. Ce choc froid réveille mes cauchemars.

Un bain gris et gelé. Une fumée brûlante qui m'emplit

la gorge, comme du feu embrasant mes poumons. Et la surface tout en haut, si loin.

Depuis des semaines, je rêve chaque nuit que je me noie.

Je me dépêche de gagner la terre ferme.

2

J'enfonce mon bonnet sur mes oreilles et essaie d'ignorer Isabelle et Hanna, qui sautillent d'un pied sur l'autre en se plaignant du froid.

Elles n'ont qu'à savoir s'habiller : quand il fait 0 °C, un legging noir tout fin et un coupe-vent, ça ne suffit pas. Tout le monde sait qu'aujourd'hui nous avons course d'orientation. Nous nous sommes déjà entraînés plusieurs fois à nous repérer dans la forêt dense de l'île.

Le brouillard semble s'épaissir, alors qu'il devrait se lever à cette heure de la journée. Je vois à peine Stefan, le prof de sport, à quelques mètres devant moi. Il discute avec Maria, l'infirmière de l'école, qui a accouru pour nous distribuer des sifflets, au cas où nous nous perdrons.

– Le brouillard perturbe le sens de l'orientation, explique-t-elle d'une voix inquiète.

Stefan semble surpris, mais il ne proteste pas.

– Bonjour tout le monde ! lance-t-il tandis que Maria disparaît derrière le bâtiment. Écoutez-moi !

Personne ne fait attention à lui. Stefan est toujours forcé de se répéter. Comme il ne croit pas lui-même à ce qu'il nous demande de faire, personne ne lui obéit. À cinquante ans passés, il est le plus âgé de nos profs.

Mais il a une voix claire et fragile, qui tremblote quand il est offusqué. Axel l'imite souvent, d'un ton moqueur et indolent. Je dois admettre que parfois ça me fait rire, même si je regrette ensuite de m'être moquée.

– Votre attention, s'il vous plaît ! reprend Stefan.

La classe se calme un peu. Les élèves en ont sans doute marre d'attendre dans le froid.

– Les conditions météo ne sont pas les mêmes que la semaine dernière, dit-il, donc la course risque d'être plus difficile que d'habitude.

Vêtu de sa vieille veste de jogging Adidas étriquée aux épaules, il bat du pied par terre.

– Si vous suivez scrupuleusement la carte, tout devrait bien se passer. Gardez un œil sur vos petits copains, que vous ne vous perdiez pas dans cette purée de pois.

Il se tait un instant, nous regarde. Cette course a déjà l'air de le tracasser.

– Tout le monde a bien eu un sifflet ? demande-t-il d'une voix aussi inquiète que celle de Maria.

Axel souffle dans son sifflet, puis le brandit, montrant l'exemple aux autres de la classe. Moi, je me contente de serrer l'objet dans ma main.

– Si vous vous perdez, sifflez un coup et attendez qu'on vienne vous chercher. Pareil si vous tombez à l'eau : retournez à terre et attendez-moi. C'est compris ?

La classe acquiesce dans un lent murmure.

– Parfait ! s'exclame Stefan avec un petit sourire. Vous avez deux heures pour trouver quinze balises. Et que ça saute !

Sa voix haut perchée monte encore dans les aigus. J'entends quelqu'un ricaner dans mon dos.

Je me lance aussitôt dans la course.

3

Courir seule ne me déplait pas. C'est toujours mieux que si le prof me forçait à faire équipe avec quelqu'un. Ou, pire, s'il me mettait avec un binôme déjà formé. Je sais ce qui se passerait : les deux autres me planteraient dès qu'ils en auraient l'occasion, me laissant toute seule, sans carte, en pleine forêt.

Parfois, je me demande si Stefan a remarqué que personne ne voulait être avec moi, ou s'il préfère ne rien voir.

En à peine une minute, j'arrive en forêt. Ici, la brume est encore plus épaisse. Il n'y a pas que ma vue qui est troublée : mes quatre autres sens le sont aussi. Les autres élèves de la classe ont tous disparu dans le brouillard. Je n'entends pas le bruit de mes pas sur le sol, et des arbres surgissent de nulle part.

Habituellement, je vois bien dans le noir, mais alors que je cours à la recherche de la première balise, je manque de foncer dans un pin. L'humidité dépose un voile mouillé sur mon visage et des gouttelettes imprègnent mon blouson, pénètrent le tissu qui me colle à la peau. Je frissonne déjà. Je secoue la tête pour repousser de mon front quelques mèches poisseuses. Puis

je continue en direction de Lugnet où, d'après la carte, je suis censée trouver le premier point de contrôle.

J'aperçois une tache orange un peu plus loin. Parfait : au moins, je suis sur la bonne piste.

En approchant, je remarque que la balise semble flotter. Elle doit être accrochée à quelque chose, une branche peut-être. Mais à travers l'épais brouillard, je crois distinguer une silhouette juste derrière la tache orange : une sorte d'ombre incolore qui a l'air de m'attendre.

Je ralentis, la voyant bouger. Une silhouette longiligne qui brille dans le noir et me rappelle mes cauchemars.

Je m'arrête, terrorisée. La sueur coule sur mes tempes. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine et la peur pulse dans mes veines. J'essaie d'avaler ma salive mais n'y parviens pas.

Tout à coup, la brume se dissipe un peu et je peux respirer. Aucun fantôme à l'horizon. Était-ce mon imagination ? Mes cauchemars me hantent-ils au point que j'en aie des visions ?

Un peu plus loin, une branche craque, puis des voix percent le brouillard laiteux.

– La voilà !

Je les reconnais, avant même de distinguer les blousons, les pantalons imperméables et les visages des deux arrivants : Kristoffer et Micke.

Je me remue, essayant de me persuader qu'il n'y a rien de dangereux dans la brume.

Kristoffer sursaute en me voyant. Je ressemble sans doute à un fantôme, avec mes cheveux collés à mon front et mes yeux de merlan frit.

Il détourne le regard et annonce à Micke :

– Le code, c'est 376 !

Je sors mon carnet de notes de ma poche et pioche mon stylo pour noter les chiffres de la première balise, mais j'ai subitement un doute. Kristoffer a parlé si fort qu'on aurait dit qu'il voulait que je l'entende. J'observe les deux garçons.

Kristoffer murmure quelque chose à Micke, qui tient la carte. Un hochement de tête et tous deux disparaissent de nouveau dans la brume. Je m'approche de la balise, puis la retourne : « 376 », y est inscrit, de l'écriture maladroite et anguleuse de Stefan. Pourquoi ai-je douté ? Kristoffer et Micke ne m'ont jamais rien fait de mal, mais il faut toujours que je soupçonne tout le monde.

Je glisse le carnet dans ma poche et examine de nouveau la carte. Le point de contrôle le plus proche est le numéro 7, vers le quai. Il y a un raccourci à travers les rochers. Si j'arrive à grimper, je gagnerai une bonne dizaine de minutes.

Les pierres mouillées sont glissantes, mais je parviens à trouver des prises et à me hisser. Un peu de lichen jaune se colle à mes doigts ; je les frotte sur mon jean puis me redresse, prête à scruter l'horizon. Mais la mer n'est plus là.

Tout est enveloppé dans du coton. La mer Baltique s'étend devant moi, mais je n'entends pas le moindre murmure. Je ne peux même pas distinguer le ciel ni les bateaux.

Dans ce brouillard opaque, il fait presque aussi sombre qu'en pleine nuit. Je n'ai jamais vu ça.

J'ai encore un peu la nausée. L'épaisse brume étouffe tous les sons, imposant un silence anormal.

Tout à coup, je revois l'ombre avancer, dix mètres devant moi. Ce n'est qu'une silhouette, mais ces cheveux ébouriffés me rappellent quelqu'un. Une seconde

plus tard, je réalise que c'est Rasmus. Il ne court pas dans la bonne direction : il s'éloigne de l'eau, trottant d'un pas lourd vers le cœur de la forêt. Là-bas, j'en suis certaine, il ne trouvera aucune balise.

Mais au fait, où est Axel ?

Je les ai vus ensemble tout à l'heure, quand le prof de sport nous a distribué les sifflets. Ces deux-là ne se quittent jamais d'une semelle, donc ils devraient faire la course côte à côte. Il y a quelque chose de bizarre... Rasmus ne court pas comme d'habitude, il chancelle.

Je ne peux pas m'empêcher de le suivre.

Quand je m'élançai derrière lui, une odeur infecte me prend à la gorge. Un mélange d'algues moisies et d'œufs pourris. J'ai envie de vomir. Ma peur s'intensifie. Je dois m'éloigner, je le sens, mais quelque chose me pousse à continuer d'avancer.

Rasmus file droit vers l'endroit d'où vient cette punateur. Pourquoi ?

– Rasmus !

Je ne reconnais pas la voix frêle et cassée qui sort de ma bouche. Je crie de nouveau, plus fort cette fois :

– Rasmus !

Il entend forcément que je l'appelle, mais il ne réagit pas, ne se retourne pas. En m'approchant, j'aperçois son visage : il a l'air de courir en dormant. J'ai envie de lui attraper le bras, mais quelque chose me retient.

Je remarque soudain des étincelles qui virevoltent à quelques mètres de sa figure. De petits points qui brillent comme des lucioles – j'imagine, car je n'en ai jamais vu en vrai. Je ne crois même pas qu'il y en ait en Suède, alors je ne risque pas d'en trouver sur notre île. Pourtant, ces taches lumineuses m'évoquent quelque chose, un souvenir lointain.

La puanteur se fait plus forte encore, devient presque suffocante. Rasmus continue à courir lourdement derrière les étincelles. Je le suis.

Il paraît hypnotisé, ensorcelé par ces espèces de vers luisants. Je me doute que je ne devrais pas les regarder, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je risque peut-être d'être envoûtée, moi aussi, mais je ne ressens rien à part le froid et la peur. Nous nous enfonçons dans la forêt, fuyons loin, à des dizaines de milliers de kilomètres de la civilisation. Du moins, c'est l'impression que j'éprouve.

Fais quelque chose, me dis-je, force Rasmus à s'arrêter !

La gorge serrée, je me jette en avant et lui saisis le bras. Il s'arrête et se tourne, son regard m'effleure, sans me voir. Il est blafard, comme si son corps ne contenait aucune vie. Ses paupières sont lourdes, ses pupilles, noires et dilatées, à tel point que je vois à peine ses iris.

– Rasmus ?!

Il ne réagit toujours pas. Il repart en courant sans broncher. Comme je n'arrive pas à le retenir, je le suis.

Maintenant que je suis tout près, je vois que les taches lumineuses ne sont ni des étincelles ni des lucioles : on dirait des êtres humains minuscules, de la taille d'un papillon, avec des bras longs et fins, des jambes en forme de pattes d'araignées, et sur le dos des ailes presque invisibles tant elles battent vite. Ces créatures dansent, tournent les unes autour des autres, suivant une chorégraphie hypnotique qui nous mène toujours plus profond dans la forêt.

Alors que Rasmus enjambe la mousse et la bruyère, je dérape dessus. Je me relève vite, malgré la peur qui m'engourdit.

– Rasmus ! m'écrié-je encore en saisissant son blouson à deux mains.

J'ai beau enfoncer les talons dans le sol pour tenter de le retenir, rien n'y fait. Il me dépasse de vingt centimètres et pèse beaucoup plus que moi. Il ne semble même pas remarquer ma présence.

Comme pour m'empêcher d'agir, le brouillard s'engouffre partout. Distracte par cette pensée, je relâche ma prise et Rasmus, agité d'un mouvement saccadé, parvient à se libérer. Son dos disparaît peu à peu. D'un instant à l'autre, il sera englouti par la brume.

Je n'ai pas une seconde à perdre.

Je me jette sur lui de toutes mes forces, et nous nous écrasons contre un arbre. Mon front heurte le tronc. Le choc lance une douleur foudroyante dans ma tête. Sonnée et affaiblie, j'essaie de me redresser. Une fois assise, je cligne des yeux pour y voir clair.

Les petites créatures volent toujours dans les airs. Maintenant qu'elles ne tournoient plus dans tous les sens, je m'aperçois qu'elles ne sont que quatre. Elles vibrent et bourdonnent sur place. Comme elles ne cessent de remuer, leurs silhouettes paraissent floues. Malgré le mal de crâne et les vertiges, je vois qu'elles attendent. Elles attendent de pouvoir emmener Rasmus !

Il reprend vie, pousse un soupir et tente de se relever.

Non, ça ne se passera pas comme ça ! Je les fixe et hurle :

– Dégagez !

Le temps semble s'arrêter tandis que nous nous dévisageons, ces bestioles et moi.

– Dégagez ! crié-je encore.

Et tout à coup, les voilà parties.

Je reste figée, cherchant à comprendre où elles ont pu aller.

Rasmus bouge, je l'entends marmonner quelque chose, mais je regarde autour de moi. Où se sont-elles

volatilisées ? Ces créatures... Qu'est-ce que ça pouvait être ?

Rasmus regarde en l'air. Il a le teint pâle et les yeux cernés. Il semble aussi perdu que s'il venait de se réveiller. Dès qu'il croise mon regard, il me demande d'une voix fragile :

– Il est où, Axel ?

Je ne trouve alors qu'une chose à faire : sortir mon sifflet et souffler dedans de toutes mes forces.

4

Un frisson me secoue. Je m'emmitoufle dans la couverture que Maria, l'infirmière de l'école, m'a passée à notre arrivée. Rasmus, lui aussi, en a eu une.

J'attends dans la classe depuis bientôt une heure et demie. Les aiguilles de l'horloge indiquent quatre heures moins cinq. L'école n'a jamais été aussi calme : tous les élèves ont été renvoyés chez eux, même les petits. Par la fenêtre, j'ai vu Österman s'éloigner du ponton dans son ciré bleu. Le brouillard se dissipe enfin. Maintenant, la mer brille comme une grande flaque d'huile.

Les jambes encore raides, je me lève et tire les rideaux pour que personne ne me voie. Et que je ne voie pas l'eau. Avant de sortir de la pièce, l'infirmière m'a donné une orange. Le fruit est toujours sur la table, je n'en ai pas envie. Je n'ai jamais eu aussi peu d'appétit.

Ces choses que j'ai vues, c'était *quoi* ? C'était *qui* ?

Tout ce dont j'ai envie, c'est de parler à Rasmus. L'assaillir de toutes les questions que j'aurais dû lui poser dans la forêt, mais que je ne réussissais pas à formuler tant j'étais effrayée et déboussolée.

Rasmus n'est pas dans la pièce avec moi : Maria l'a emmené à l'infirmerie. Il était tout pâle et complètement

perdu, au moins autant que moi. Et il regardait autour de lui en marchant.

La porte s'ouvre, laissant apparaître Maria. Avec sa belle chevelure blonde et ses grands yeux bleus, on dirait un mannequin.

Les élèves l'aiment bien. Elle est assez jeune et jolie pour passer pour cool. Mais moi, je la trouve fausse. Une poupée en plastique.

Dans la forêt, quand j'ai lancé l'alerte avec mon coup de sifflet, elle est arrivée la première. Elle était là avant le prof de sport, à croire qu'elle s'attendait à ce que quelque chose se produise.

Elle m'adresse un sourire si forcé que j'ai l'impression qu'elle se moque de moi. Évidemment, elle a des fossettes.

– Alors Tuva... me dit-elle. Comment te sens-tu ?

– Où est Rasmus ?

Son sourire s'élargit encore. Je ne peux pas faire confiance à quelqu'un qui sourit de cette manière.

– Tout va bien, répond-elle. Ne t'inquiète pas pour lui.

Elle s'assied face à moi. Son regard se pose sur l'orange.

– Tu devrais manger quelque chose, Tuva, reprend-elle. Ça a dû être éprouvant pour toi.

Je serre les poings sous la table.

– Quand est-ce que je peux rentrer chez moi ?

– Tuva... murmure Maria.

Elle tire sur son chemisier pour rajuster les manches, puis lisse sa jupe. Tout chez elle est joli et soigné, jusque dans le moindre détail.

– Si tu me racontais ce qui s'est passé dans la forêt ?

Je me tortille sur ma chaise, sans lui adresser un regard.

– Tu peux me faire confiance, ajoute-t-elle.

Pourquoi, dès qu'un adulte fait cette déclaration, a-t-on l'impression d'entendre un mensonge ? Sans doute parce qu'ils n'auraient pas besoin de le dire si c'était vrai.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande-t-elle.

Il faut que je lui pose la question, même si je connais la réponse :

– Vous avez retrouvé Axel ?

Ma voix est plus aiguë que d'habitude. On dirait celle d'une autre fille.

Maria se pince les lèvres.

– Des gens vont venir ici te parler, répond-elle après un moment.

– De la police ?

– Pourquoi dis-tu ça ?

L'infirmière joint les mains devant elle.

– Rasmus était tout seul... Ça veut dire qu'Axel a disparu, non ?

J'avale ma salive puis reprends :

– Si vous l'aviez retrouvé, la police ne viendrait pas à l'école.

Maria ne dit rien, elle me fixe de ses grands yeux bleus, d'une nuance si claire qu'on les dirait transparents.

– Ils ont besoin de savoir ce qui s'est passé, répond-elle enfin.

L'infirmière regarde le fruit laissé sur la table et affiche de nouveau son sourire crispé.

– Mange quelques quartiers d'orange, me conseille-t-elle avant de se lever et d'aller vers la porte.

Juste avant qu'elle la referme, je m'écrie :

– Je peux récupérer mon téléphone ?

La porte claque. Il est quatre heures une.

